

Historique sommaire
de
l'Hôpital de la Miséricorde
et de
la Crèche St-Vincent-de-Paul
des
Sœurs du Bon-Pasteur de Québec

Hôpital de la Miséricorde

Au début du 19^e siècle, Québec était devenu une ville importante, ce qui impliquait qu'elle accueillait son lot de misère et de désordre. Pauvreté et prostitution pullulaient dans les rues de la ville, menant de plus en plus souvent à des situations malheureuses. Les abandons de nouveau-nés se multipliaient, ce qui poussa les autorités du Parlement canadien à faire appel aux religieuses de l'Hôtel-Dieu, qui se chargèrent de faire adopter ou de mettre en pension ces petits abandonnés à partir de 1801. Jusqu'en 1845, 1375 enfants bénéficièrent de leur protection.

Pourtant, bien que ces enfants aient été recueillis, le problème persistait. Les pauvres filles qui étaient contraintes de se séparer de leur enfant accouchaient le plus souvent dans des conditions difficiles et ne recevaient que peu ou pas de soins. Elles étaient partout considérées comme des brebis égarées et étaient tenues responsables de leur condition.

C'est pour accueillir ces mères célibataires que l'abbé Joseph Auclair, curé de la paroisse Notre-Dame-de-Québec, et Mgr Pierre-Flavien Turgeon, louèrent en 1852 une maison du faubourg St-Jean, à l'angle des rues St-Gabriel et Scott. Cet asile porterait le nom d'Hospice St-Joseph de la Maternité de Québec et serait confié dès le début à Mlle Marie Métivier, une dame de 40 ans bénéficiant d'une réputation sans tache et d'une grande considération par les gens de Québec. Cet humble établissement ne disposant pas de beaucoup de ressources, on ne pouvait y accueillir qu'un petit nombre de mères à la fois. C'est pourquoi l'Hospice déménage en 1855 dans des locaux plus grands au coin des rues Ferland et Couillard. Les enfants qui y naissaient étaient alors envoyés à la Crèche tenue par les Sœurs Grises à Montréal ou étaient placés dans des familles. Après leur accouchement, les mères, quant à elles, étaient souvent dirigées à la Maison Ste-Madeleine des Sœurs du Bon-Pasteur où Mlle Métivier continuait de leur rendre visite.

Néanmoins, les cas de maternité illégitime continuent de se multiplier et le petit nombre de places disponibles à l'Hospice St-Joseph ne suffit pas pour répondre à la demande. Uniquement durant l'année 1870, 22 filles se sont constituées prisonnières pour pouvoir accoucher à la Prison de Québec et 50 autres ont été reçues à l'Hôpital de la Marine. Devant une situation pareille, on en vient vite à la conclusion qu'une nouvelle maternité s'impose. De plus, Mlle Métivier étant alors âgée de 62 ans, il fallait commencer à penser à son remplacement. Des pourparlers s'engagèrent donc avec succès entre l'archevêché de Québec et les Sœurs du Bon-Pasteur afin que celles-ci ouvrent une nouvelle maternité.

En 1874, les Sœurs du Bon-Pasteur fondent donc la Maison de la Miséricorde sur la rue Couillard et cela malgré les vives protestations de leur voisinage. Mlle Métivier leur laissait la responsabilité des hospitalisées de la salle commune et se gardait les patientes des chambres privées. Les deux établissements voisins, soit l'Hospice St-Joseph et la Maison de la Miséricorde, cohabitèrent donc ainsi pendant deux ans. Toutefois en 1876, Mlle Métivier offre aux religieuses de leur céder son Hospice en échange d'une compensation financière et d'un logement convenable. Cette fusion donnait ainsi

naissance à l'Hospice de la Miséricorde. On y accueillait alors des femmes sans distinction de rang, de religion ou de nationalité. Les plus fortunées d'entre elles devaient toutefois payer une petite pension afin d'aider l'œuvre. En 1878, le bâtiment fut agrandi, permettant ainsi à l'Université Laval de donner ses cliniques d'obstétrique à l'Hospice de la Miséricorde.

En 1890, de nouveaux travaux furent fait en vue d'agrandir l'Hospice, mais c'est surtout l'ouverture à proximité de la Maternité d'une Crèche qui marquera cette période au Bon-Pasteur de Québec. À partir de 1901, les nouveaux-nés qui étaient en grande partie recueillis par l'Hôpital Sacré-Cœur depuis 1885, passaient directement de l'Hospice de la Miséricorde à l'Hospice des Sts-Anges, lequel déménageait en 1908 sur le Chemin Ste-Foy et prenait le nom de Crèche St-Vincent-de-Paul.

Le terrain du Chemin Ste-Foy étant d'une dimension appréciable et profitant de l'air sain de la campagne, puisqu'à cette époque, cette partie de Québec était un milieu agricole, on commence à songer vers 1925 à y transporter l'Hospice de la Miséricorde. On commence donc en 1927 l'agrandissement de la Crèche St-Vincent-de-Paul et la construction d'une aile pour la Maternité. Cette dernière, qui portera désormais le nom d'Hôpital de la Miséricorde, emménagera donc en 1929 dans des locaux spacieux et modernes et y demeurera jusqu'à sa fermeture. Entre 1874 et 1929, c'est 1945 mères célibataires que les religieuses avaient accueillies.

Les conditions des mères célibataires s'améliorent donc à la Miséricorde, mais dans la société, elles sont toujours considérées comme des parias. Elles sont victimes des préjugés et doivent vivre leur grossesse en secret. Certaines sont rejetées par leur famille et d'autres mentent à leur proches, prétextant un voyage, afin d'éviter le même sort. En ce temps-là, on était cruel envers la mère célibataire. On la considérait généralement comme la seule responsable de son infortune. Et comme sa mère, l'enfant illégitime était spolié et faisait l'objet de ragots sa vie durant. Il n'était donc pas étonnant que la très grande majorité de ces mères célibataires choisissent de passer les derniers mois de leur grossesse dans des établissements comme l'Hôpital de la Miséricorde et de confier leur enfant à l'adoption afin que celui-ci puisse bénéficier d'une vie meilleure et de parents aimants.

À l'Hôpital de la Miséricorde, la vie est simple et l'ambiance propice au repos du corps et de l'esprit. Qu'elles soient de la ville ou de la campagne, riches ou pauvres, instruites ou non, on y rencontre des expectantes de tous les milieux. Les filles sont réparties et trois sections. Au 1^{er} étage, on retrouve les protégées qui partagent la salle et le dortoir en commun. Après leur accouchement, elles sont installées au 3^e étage. Elles ont accès à de petits dortoirs, à une salle à manger, à des salles de récréation et de couture. Ces patientes n'ayant pas les moyens de payer pension, elles offrent la plupart du temps leurs services pendant quelques mois à la Crèche St-Vincent-de-Paul, que ce soit à la buanderie, à la cuisine ou au service des bébés. Certaines ont même offert plus de 50 ans de service à la Crèche. C'est dire à quel point elles s'y sentaient bien. Portant la robe bleue et le voile blanc, ces aides laïques étaient appelées les « Marguerites ». À l'étage supérieur, se trouvaient les chambres privées et semi-privées où celles qui disposaient des

ressources suffisantes pouvaient se procurer un peu plus de confort, mais surtout garder plus sûrement l'incognito. Toutes les pensionnaires de ce département avaient la figure voilée lorsqu'elles avaient à circuler dans la maison, que ce soit vers la chapelle ou le parloir. Une salle d'accouchement était réservée à leur usage exclusif et elles avaient le privilège de demander le médecin de leur choix.

Le 2^e étage était affecté au service médical. On y retrouvait le bureau et la chambre du médecin en chef ainsi que de son assistant. Un médecin résident et un interne, également logés, étaient de garde jour et nuit afin de répondre aux besoins de toutes les patientes hospitalisées. Un dortoir et une salle étaient destinés aux stagiaires, étudiants en médecine de 4^e année.

En somme, les protégées de la l'Hôpital de la Miséricorde avaient à leur disposition des salles de consultation, de traitement, de stérilisation, d'attente, des laboratoires d'hématologie et de bactériologie, trois salles d'accouchement ainsi que les services de six infirmières diplômées et d'une dizaine d'aides laïques. Un aumônier assurait aussi à celles qui en faisaient la demande les secours de la religion.

Le bon fonctionnement de l'Hôpital était sous la responsabilité de la directrice, assistée de deux autres religieuses. Ses bureaux étaient situés au 1^{er} étage où elle fournissait un accueil bienveillant aux nouvelles venues, préparait les partantes à leur retour dans le monde et recevait celles qui lui demandaient conseil. Sept autres religieuses, qui surveillaient les divers départements, complétaient le personnel.

Après leur admission à l'Hôpital de la Miséricorde, les jeunes filles devaient subir un examen médical complet. Elles revenaient ensuite à la consultation au moins une fois par semaine jusqu'à leur accouchement. Peu importe à quelle époque les mères étaient hospitalisées, elles bénéficiaient toujours de soins médicaux modernes et à la fine pointe de la science. Des soins particuliers étaient prodigués en rapport aux besoins de chacune. Contrairement à une croyance populaire, au moment de l'accouchement, rien n'était épargné pour réduire les souffrances et offrir le plus de confort possible aux patientes. Obstétriciens, anesthésistes, chirurgiens et infirmières diplômées s'affairaient à leur chevet et étaient prêts à faire face aux conditions difficiles. Les mères se savaient donc entre bonnes mains. Des étudiants en médecine de l'Université Laval assistait aussi à bon nombre d'accouchements et bénéficiaient ainsi d'une expérience pratique très précieuse. Dès sa naissance, l'enfant était conduit à la Crèche où un berceau l'attendait. La convalescence de la mère durait le temps qu'il fallait et dans les meilleures conditions. Certaines retournaient toutefois dans leur famille après quelques jours seulement.

Outre les soins de grande qualité qui y étaient dispensés, l'Hôpital de la Miséricorde pouvait se targuer d'un caractère particulier : la discrétion. Les patientes n'y étaient jamais désignées autrement que par leur numéro d'admission et elles portaient un pseudonyme afin de garder l'anonymat auprès des autres mères célibataires. Aucun visiteur n'était admis au parloir sans s'être identifié et sans le consentement de la personne demandée. Pour faciliter la correspondance, celles qui le souhaitaient pouvaient utiliser leur pseudonyme et même avoir recours à un intermédiaire ou à d'autres

expédients afin de brouiller les pistes et de protéger leur honneur et celui de leur famille. La chapelle était divisée de telle sorte que les hospitalisées ne soient pas vues du personnel de la maison. Même les employés de l'établissement avaient ordre de détourner le regard au passage des patientes afin d'éviter d'en reconnaître certaines. La discrétion était telle que deux sœurs d'une même famille y ont séjourné en même temps sans jamais s'en douter.

Il faut aussi savoir qu'au niveau de l'administration, deux dossiers étaient attribués à chaque patiente. L'un, strictement médical, gardait l'anonymat absolu et la titulaire n'y était désignée que par son numéro d'admission. C'est à ce dossier qu'avaient accès le personnel médical et infirmier de l'Hôpital. L'autre, à caractère personnel et social, était plus étoffé et était gardé sous clef au bureau de l'hospitalière. L'accès en était très restreint, mais il pouvait servir à un meilleur suivi des patientes par les assistantes sociales de l'Hôpital après leur accouchement et leur retour dans le monde.

Pendant les semaines, voire les mois, qui précédaient leur accouchement, les protégées de l'Hôpital de la Miséricorde n'étaient pas confinées, comme certaines personnes aimaient à le laisser croire, à une vie austère de privation et de pénitence. Elles ne venaient pas à la Miséricorde pour être jugées et punies, mais pour y recevoir soutien et compassion. Néanmoins, afin de maintenir un certain ordre, un règlement était imposé aux protégées de la salle commune. L'heure du lever dépendait de l'audition facultative de la messe à 6h30 et les repas étaient pris en commun. Pour celle qui étaient en état de les fournir, l'établissement réclamait environ cinq heures de travaux quotidiens comme l'entretien de la maison, la surveillance des enfants de la Crèche, du tricot ou même le ravaudage des bas. Le reste de la journée incluait des leçons de catéchisme, d'hygiène ou de bienséances et les temps libres étaient employés à de la lecture, de la correspondance, des ouvrages de fantaisie. Les récréations offraient des distractions diverses, allant des jeux, à la radio et même à des séances de vues animées. On accordait aussi à celles qui en faisaient la demande, ou dont la condition médicale l'indiquait, un repos au cours de la journée. Le soir, on pouvait aller se coucher pour la nuit entre 19h30 et 20h30.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, en 1941, l'Hôpital ouvrait un département spécial pour les jeunes filles enceintes en service dans l'armée ou employées dans les usines de guerre. Une assistante sociale, Mme Aline Fontaine, aura la responsabilité de ce groupe particulier. C'est ainsi que, quatre ans plus tard, en 1945, un bureau de service social pour fille-mères est établi en collaboration avec la Sauvegarde de l'Enfance, dans un local de la Crèche St-Vincent-de-Paul. Outre la réhabilitation des mères, le travail des assistantes sociales consistait aussi à communiquer avec les pères naturels et à les amener à reconnaître leur paternité, ce qui permettait parfois à certaines mères de pouvoir garder leur enfant. Il s'agissait là d'une tâche bien ingrate.

À partir de 1947, en considérant le taux élevé de mortalité chez les mères de famille indigentes et suite à une demande de l'Assistance maternelle de Québec et de l'Université Laval, l'Hôpital de la Miséricorde commençait à accueillir aussi des femmes mariées. De 1947 à 1952, 525 mères bénéficièrent de ce service.

Évoluant et se modernisant au rythme de son temps, l'Hôpital de la Miséricorde dut donc faire face à un nouveau défi avec l'arrivée, en 1961, du régime provincial d'assurance-hospitalisation. Il serait désormais classé comme hôpital général public, mais il conserverait ses spécialités en obstétrique et en gynécologie et maintiendrait ses volets de recherche et d'enseignement. L'année suivante, en 1962, l'Hôpital passe sous le contrôle de l'État grâce à l'adoption de la Loi sur les hôpitaux, permettant ainsi à l'Hôpital de toucher des subventions et à ses patientes de bénéficier de l'assurance-hospitalisation. Toutefois, ces lois obligeant l'administration à consacrer tous les locaux à l'hospitalisation publique, cela signifiait que les protégées des Sœurs du Bon-Pasteur devaient être transférées ailleurs. Déjà en 1960 on avait transformé les locaux vacants du 4^e étage de la Crèche St-Vincent-de-Paul en trois foyers de 16 places pour y loger les mères célibataires de la salle commune. L'œuvre d'aide aux mères célibataires prit alors le nom de « Centre Marie-Médiatrice ». Quant à eux, le foyer semi-privé et le service social furent relocalisés au rez-de-chaussée de l'Hôpital jusqu'en 1964. À partir de cette date, diverses contraintes incitèrent le Bon-Pasteur à implanter un système d'hébergement dans des pavillons hors du complexe Crèche-Miséricorde. Le foyer semi-privé ira donc s'installer au 981, rue Murray qui portera le nom de Maison Madame-Roy. Le Centre Marie-Médiatrice, quant à lui, déménagea quelques temps plus tard au 1159, chemin Ste-Foy et fut par la suite fusionné à la Sauvegarde de l'Enfance afin de constituer le Service social aux parents non mariés. En 1970, le Bon-Pasteur demande l'incorporation de l'œuvre des mères célibataires sous le nom de « La Clairière de Québec ». Créé le 24 août 1970, ce nouvel organisme demeure sous le patronage du Bon-Pasteur, mais est administré par un conseil mixte composé de religieuses et de représentants laïques choisis par le ministère des Affaires sociales. Les bénéficiaires du Centre Marie-Médiatrice seront donc relogés dans de nouveaux pavillons et, au fil des ans, La Clairière étend ses services aux femmes en difficulté et aux enfants. Le Bon-Pasteur s'impliqua activement dans cette œuvre jusqu'en 1994, mais elle ne relève plus aujourd'hui que du ministère des Affaires sociales.

Bien que réputé pour ses services gynécologiques et obstétriques, l'Hôpital de la Miséricorde se voyait annoncer le 15 septembre 1972 par le ministère des Affaires sociales qu'il figurait sur la liste des établissements non rentables en raison de son nombre limité de lits et qu'il devrait cesser ses activités à la fin de l'année 1972.

C'est ainsi que, de son ouverture en 1874 jusqu'à sa fermeture à la fin décembre 1972, l'Hôpital de la Miséricorde avait enregistré 46 122 admissions et 36 780 accouchements.

Crèche St-Vincent-de-Paul

De la fondation jusqu'à 1929

Au début du 19^e siècle, lorsqu'on ne pouvait s'occuper d'un bébé, il était fréquent qu'il soit exposé. On le portait à la tour Martello et on sonnait le tocsin. Ainsi, ceux qui désiraient adopter un petit délaissé se rendait sur place et prenaient l'enfant. Toutefois, aucune institution existante ne pouvait pourvoir aux besoins de tant d'enfants dans la région de Québec à cette époque. Le phénomène grandissant des maternités illégitimes ne faisait qu'amener de l'eau au moulin et il devenait de plus en plus difficile de trouver des places pour les enfants issus de cette triste réalité.

Ainsi, les enfants nés des mères célibataires ayant trouvé refuge à l'Hospice St-Joseph de la Maternité de Québec à partir de 1852 étaient transportés chez les Sœurs Grises de Montréal. Même après que les Sœurs du Bon-Pasteur aient accepté de prendre le relais de Mlle Marie Métivier en se joignant à son œuvre et en fondant la Maison de la Miséricorde en 1874, on continua de faire porter les nouveaux-nés dans des petits paniers par une femme de confiance jusqu'à la Crèche des Sœurs Grises de Montréal. Ces nombreux voyages en bateau ou en train occasionnant de nombreux inconvénients, une autre solution devait être envisagée. Trois ans plus tard, en 1877, l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur de Québec acceptait de recevoir ces enfants. Malheureusement, la pauvreté imposant des limites à l'hospitalité, les religieuses ne pouvaient se charger indéfiniment de tous les enfants qui leur étaient confiés. Afin de leur venir en aide, le cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau pensa les décharger des enfants provenant de l'Hospice de la Miséricorde. Il proposa donc en 1896 aux Sœurs du Bon-Pasteur d'adjoindre un complément à leur Maternité par l'établissement d'une Crèche. L'idée avait germé mais elle était alors irréalisable. Des représentantes du Bon-Pasteur allèrent visiter les crèches de Montréal et de New York afin d'en étudier le fonctionnement, mais ce n'est que 5 ans plus tard, après de nouvelles demandes de Mgr Louis-Nazaire Bégin, que le Bon-Pasteur se dotait d'une Crèche pour accueillir les enfants de l'Hospice de la Miséricorde. Ayant recueilli et secouru la mère, il appartenait au Bon-Pasteur de pourvoir à son enfant.

Le 2 septembre 1901, le Bon-Pasteur ouvrait donc sa première Crèche au rez-de-chaussée de sa Maison-Mère. Ces locaux se révélèrent rapidement inappropriés pour héberger la Crèche. On fit donc l'acquisition, dès la fin du mois, de deux maisons situées près de l'Hospice de la Miséricorde afin d'y transférer l'œuvre de la Crèche. 100 bébés furent donc transportés dans la maison de la rue Ferland le 3 juin 1902. La Maison des Saints-Anges, comme on l'appelait alors, était mieux située par rapport à la Maternité, mais ses locaux vite surpeuplés ne pourraient convenir indéfiniment à l'œuvre de la Crèche.

Dès 1901, c'est Mère St-Vincent-de-Paul, seconde de la fondatrice du Bon-Pasteur de Québec, qui prit la direction de la Crèche. Elle participa ardemment aux soins des tout-petits avec l'aide de quelques religieuses. Elles furent d'abord assistées dans leur labeur par des jeunes filles de l'Asile Ste-Madeleine et ensuite par celles de l'Hospice de la Miséricorde. Des dames charitables, aussi distinguées par leur esprit chrétien que par

leur position sociale, se firent même un devoir de venir initier à la puériculture le personnel préposé au soin des enfants. Quant aux services médicaux, ils étaient assurés gratuitement par le Dr Albert Marois. Dès ses débuts, le bon fonctionnement de la Crèche fut donc tributaire de la charité privée ainsi que d'une collaboration étroite entre laïques et religieuses. Néanmoins, malgré tous les efforts fournis, le personnel de la Crèche était chaque jour confronté au spectre de la mortalité infantile. Les enfants, souvent dotés d'une santé fragile dès la naissance, étaient placés dans des locaux exigus qui devenaient rapidement des foyers de contagion. De plus, le Bon-Pasteur ne disposait pas de moyens suffisants pour engager du personnel spécialisé en puériculture et en pédiatrie. Que de vies furent fauchées par manque de ressources !

C'est pourquoi, le 4 février 1905, la Crèche accueillait comme un sauveur le Dr René Fortier, professeur à la faculté de médecine de l'Université Laval. Il revenait alors de Paris où il était allé se spécialiser en pédiatrie. Le recteur de l'Université Laval ayant obtenu de la Crèche l'autorisation d'y tenir des cliniques pour l'enseignement des étudiants en médecine, ces cliniques débutèrent donc en mars 1905 et se poursuivirent sous la direction du docteur Fortier, dont la bienveillance et l'intérêt furent constants à l'égard des petits déshérités de la Crèche. Il donna près de 25 ans de services gratuits à la Crèche.

Malgré toute la bonne volonté et le travail assidu du personnel bénévole de la Crèche, l'institution devait tout de même disposer de moyens suffisants pour voir au bien-être de ses pensionnaires. Les adultes s'accommodaient de l'indigence qui régnait à la Crèche depuis sa fondation, mais on ne pouvait en espérer autant de la santé des enfants. Les maigres subsides octroyés par le gouvernement provincial étant nettement insuffisants, on devait constamment faire appel à la charité privée. Les responsables de l'œuvre devaient rivaliser d'ingéniosité afin de trouver les ressources nécessaires au fonctionnement de la Crèche. En 1903, l'un de ses appels conduisit à une réunion de dames charitables qui prirent l'initiative d'un ouvroir à domicile visant à fournir des vêtements et autres effets aux enfants de la Crèche. En 1905 était aussi fondé un groupe de Dames patronnesses dédiées à l'œuvre. Elles organisèrent de nombreuses collectes de toutes sortes, régulières et ponctuelles, qui permirent à la Crèche de pourvoir à l'essentiel pendant de nombreuses années.

Même si la charité privée permettait aux tout-petits de survivre à la Crèche de la rue Ferland, les religieuses du Bon-Pasteur rêvaient d'installer leurs protégés dans un foyer plus spacieux et dans un environnement plus salubre. La Providence répondit à leurs prières en 1905 lorsque Louis-Adolphe Robitaille, un homme d'affaire prospère, visita la Crèche de la rue Ferland pour la première fois. Il fut si touché par la détresse et la pauvreté qu'il y rencontra qu'il se donna comme mission personnelle de fonder une nouvelle crèche. Peu de temps après, il annonçait à Mère St-Vincent-de-Paul qu'il avait fait l'acquisition d'une propriété et d'un très grand terrain sur le Chemin Ste-Foy afin d'y installer la Crèche. Cette propriété était donc cédée au Bon-Pasteur en 1907 et on y entreprit immédiatement les travaux appropriés aux besoins de l'œuvre. Cette démonstration de charité valut à M. Robitaille de se voir décerné le titre de Chevalier de

Saint-Grégoire-le-Grand par le Saint-Siège en 1908. Une page allait être tournée dans l'histoire de la Crèche.

Le 6 juillet 1908, les 125 protégés de la Crèche émigrent dans les nouveaux locaux situés sur le Chemin Ste-Foy. L'institution prit alors le nom d'Hospice St-Vincent-de-Paul en l'honneur de sa première directrice. Victime d'un important revers de fortune, le Chevalier Robitaille ne put fournir l'assistance à laquelle s'attendait le Bon-Pasteur, ce qui obligea donc la communauté à assumer elle-même des frais inattendus. La pauvreté qu'on croyait avoir semée sur la rue Ferland reprenait rapidement du terrain. On avait cru régler le problème de la surpopulation, mais on dénonce déjà l'encombrement moins d'une année après l'arrivée dans les nouveaux locaux. En mai 1909, on compte 107 bébés sur les deux étages de la Crèche. Le problème s'aggrave jusqu'en 1915 où on atteint le nombre de 181 enfants, tous logés dans un espace que les médecins estiment pouvoir contenir entre 60 et 70 enfants. Il n'y a alors aucun espace libre dans le bâtiment et on doit placer trois enfants par lit. La mortalité infantile atteint des sommets et les forces viennent à manquer au personnel laïque et religieux. Malgré les dettes qui s'accumulent, un agrandissement s'impose !

On invita les représentants de la ville et du gouvernement provincial à venir constater par eux-mêmes les besoins flagrants de la Crèche, mais les quelques personnes qui répondirent à l'appel ne purent assurer qu'une très faible augmentation de l'aide très insuffisante déjà accordée à l'œuvre. Encore une fois, c'est la charité privée qui financera la nouvelle construction entreprise en 1915, que ce soit par le biais de la fondation de Berceaux, de dons substantiels ou des initiatives des Dames patronnesses. Le nouveau bâtiment était inauguré par les 300 poupons de l'œuvre en 1916 et porterait désormais le nom de Crèche St-Vincent-de-Paul.

Cet agrandissement réussit à faire diminuer légèrement la mortalité infantile, mais la saison estivale continuait de faire de nombreuses victimes à la Crèche et l'absence d'un pavillon d'isolement pour les malades contagieux aggravait la situation. Le taux de mortalité connu cependant une baisse importante après l'achat d'un pasteurisateur de lait en juin 1921. Bien que disposant de plus d'espace, les privations de toutes sortes ne cessèrent pas à la Crèche. On manquait de tout, même de charbon pour se chauffer en plein cœur de l'hiver. Encore une fois la charité privée viendra à la rescousse de l'œuvre. En 1917 on met sur pieds l'Ouvroir Notre-Dame-de-Pitié lorsque plus de 60 dames et demoiselles se réunissent à la Maison-Mère du Bon-Pasteur pour y mettre en commun leurs talents de couturières. Dès sa première année d'existence, l'Ouvroir fournit plus de 2000 morceaux de lingerie pour les enfants de la Crèche. L'Institution reçoit aussi de précieux dons de divers commerçants de la région, que ce soit des étoffes, des vivres ou du charbon. Les quêtes se poursuivent un peu partout et l'œuvre des Berceaux s'étend à plusieurs paroisses qui répondent généreusement aux besoins pressants de la Crèche.

Le nombre de naissances illégitimes étant loin de régresser et la Maternité de la rue Couillard ne suffisant plus à la demande, on songe à transférer les mères célibataires à proximité de la Crèche. En 1927, on commence la construction de deux nouvelles ailes au bâtiment du Chemin Ste-Foy : l'une hébergera les enfants de la Crèche et la seconde

l'Hôpital de la Miséricorde. Inaugurée en 1929, cette construction à l'épreuve du feu a été dotée d'équipements médicaux modernes, de laboratoires, de cliniques, de solarium, d'une ventilation spéciale et de tout l'équipement spécialisé nécessaire au soin des enfants. Cet agrandissement permettait dorénavant l'hospitalisation de 640 enfants. Toutefois, dès l'automne de la même année, la population enfantine fit un bon de 496 à 693 en raison de l'arrivée massive des enfants reçus auparavant à Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur, lequel venait de fermer ses portes aux enfants trouvés. Débute alors l'âge d'or de la Crèche St-Vincent-de-Paul.

La vie à la Crèche St-Vincent-de-Paul

Afin de mieux comprendre comment se passait la vie quotidienne à la Crèche St-Vincent-de-Paul nous vous proposons maintenant une visite des divers départements de l'institution. Bien entendu, l'œuvre a connu une évolution constante entre 1929 et 1972, que ce soit du point de vue de la science ou du personnel, mais la vie quotidienne de ses pensionnaires reposait tout de même sur une certaine routine. Les besoins des jeunes enfants d'alors étaient les mêmes que ceux d'aujourd'hui.

La Crèche comprenait quatre départements superposés. À l'étage supérieur, la salle « Quatre » était habitée par les enfants de dix mois à deux ans. Ce sont ceux qu'on appelait les Grands. Il fallait les voir se rendre en contingent au réfectoire trois fois par jour, les uns à pieds et les autres en voiturette...

Un étage plus bas, au troisième, on logeait les bébés de quatre à dix mois. Tous mangeaient à la cuillère, même si plusieurs préféraient la tétine et ne se gênaient pas pour manifester leur antipathie prononcée envers l'ustensile.

Au deuxième étage, on rencontraient les plus jeunes, depuis le nouveau-né jusqu'au bébé de quatre mois. Mais passons vite ! Nous y reviendrons.

C'est au rez-de-chaussée qu'habitaient les plus âgés, afin de pouvoir sortir fréquemment. En effet, à l'extrémité est de la Crèche s'étendait une cour spéciale pour les enfants. Les enfants y disposaient de balançoires diverses, de parcs, de glissoires, de tricycles, de voiturettes et de pelles. S'y trouvait aussi un grand kiosque où on leur servait la collation durant la belle saison. En 1967, on construisit même un pavillon muni d'une grande piscine afin qu'ils puissent s'y ébattre. L'hiver, le terrain de jeu s'élargissait. Glissade et pelletage de neige étaient au programme. Plusieurs fréquentaient déjà le jardin d'enfance où ils apprenaient à prier, à parler, à s'habiller, à se moucher... En somme, ce petit monde s'exerçait à la vie. On les emmenait en excursion sur la ferme où la religieuse en charge leur apprenait les noms des animaux, leur utilité, comment distinguer leurs cris. Ils visitaient les jardins, prenaient connaissance des divers légumes et y goûtait, cueillaient des fleurs qu'ils apprenaient ensuite à nommer... Lorsque les enfants avaient atteint un certain âge, on les dirigeait à l'École Maternelle de Neuville afin qu'ils puissent y poursuivre leur cheminement physique et moral. Il arrivait toutefois que certains soient

envoyés dans des institutions spécialisées, lorsque leur développement intellectuel l'imposait.

Au sous-sol, on arrivait à la cuisine des enfants. Le personnel s'y activait autour des chaudrons à vapeur. C'est d'ici que les 400 bébés des premier, troisième et quatrième étages recevaient la soupe, la viande et les desserts qui bâtissaient les santés robustes. Il en sortait en moyenne 1450 repas complets à chaque jour.

Continuons notre excursion. Longeant un long corridor, nous avions de chaque côté, les réfectoires des bonnes, des étudiantes, des employés, des religieuses et enfin, la cuisine générale. Trois fois par jour, par toutes les portes, sortaient huit chariots chargés d'aliments chauds ou froids pour les quatre cents adultes, tant religieuses que médecins, infirmières, malades, pensionnaires, étudiantes, bonnes, aides, employés. Tous attendaient de la cuisine centrale l'énergie nécessaire à l'accomplissement de leurs tâches quotidiennes. Jamais de congé pour les « cordons bleus » ! Bien plus, les jours de fêtes leurs fournissaient un surcroît de travail; car alors, au menu ordinaire s'ajoutaient quelques plats enjolivés et harmonisés au ton du jour.

De ce pas, continuons jusqu'à la buanderie. Encore un endroit de grand dévouement ! Cinq hommes et neuf filles s'y activaient sous la surveillance d'une religieuse. Des monceaux de linge y arrivaient chaque jour pour y subir blanchissage et calandrage. Chaque enfant possédait sa propre lingerie marquée afin d'éviter la contagion. Tout devait retourner avant la nuit aux départements respectifs, tant de l'Hôpital que de la Crèche. Il en était ainsi du lundi matin au samedi soir. En complément, une religieuse et quatre filles s'employaient à la repasserie, debout à longueur de semaine, sur trois presses et au fer, à repasser le linge qui nécessitait un traitement plus soigné.

La lingerie des enfants était un autre office important où se faisait la couture et le raccommodage. C'est par centaines que s'y confectionnaient : draps, laizes, couvre-pieds, fourreaux de matelas, linges à vaisselle, essuie-mains, sacs à linge, etc... Mine de rien, 600 sacs en usage régulier exigeaient une réparation de 150 à 175 chaque semaine. Pendant nombre d'années, ces sacs ont été faits de coupons de tissus variés. S'imaginer-t-on le temps consacré à l'agencement de ces multiples couleurs, afin de présenter un travail convenable ? Un autre détail d'apparence insignifiante, mais qui réclamait une ouvrière à longueur de semaine, c'était la réparation des ganses en coutil de vieux matelas, des galons, des boutons et des boutonnières. La première partie de la semaine était consacrée à la confection du neuf, et la seconde, à la réparation du linge rentrant du blanchissage. La lingerie renvoyait aux quatre départements : habits, salopettes, robes, chemises, bonnets, draps, piqués, en nombre variant de 100 à 200 pour chaque article. Faire durer, ne rien gaspiller, offrir du propre avec du vieux, était un problème qui prenait plus de temps que ne saurait l'imaginer ceux qui n'ont pas l'expérience de ce travail fastidieux et monotone. Durant quinze ans, ont dut endosser, en surplus, la confection à la main des milliers et milliers de boutonnières des robes, salopettes et habits faits par les dames de l'Ouvroir. Et jusqu'en 1941, le taillage des articles de confection par ces dames charitables se faisait encore à ce même office.

On s'activait aussi à la couture au vestiaire des partants et à la lingerie des bonnes. Au vestiaire des partants, on habillait tout de neuf les enfants de un à cinq ans placés en adoption.

Sœur Saint-Célestin, tenait un inventaire de vêtements qu'elle distribuait généreusement chaque fois qu'un enfant devait quitter la Crèche : coiffures et chaussures, gants et foulards, manteaux et robes, paletots et habits, gilets et chandails, mitaines et bas, et toute la liste des sous-vêtements y passe. Il entrait à cet office quelques articles confectionnés par des couturières ou tricoteuses bénévoles, mais Sœur Saint-Célestin faisait, sa large part. C'est par milliers que sont sorties de son atelier les pièces de vêtements fabriqués de neuf, de vieux, même d'échantillons reçus de quelques marchands de gros de Québec ou des manufacturiers de Saint-Romuald et de Saint-Georges.

La lingerie des bonnes, quant à elle, fournissait vêtements et sous-vêtements aux bonnes et aux aides. Robes vertes ou bleues s'alignaient dans les armoires de Sœur St-Fernand en nombre de quatre à cinq cents et l'équivalent en sous-vêtements s'empilait dans un ordre parfait. Le neuf et le moins neuf étaient du domaine de cet office. Chaque semaine, les bonnes comme les aides recevaient chacune la rechange requise bien réparée ou remplacée. Entretenir est un mot qui signifiait bien des exigences : continuellement, reprendre, rapiécer, refaire, autant de fois que l'article restait convenable à porter, tenir un personnel d'une centaine d'adultes dans une mise toujours correcte supposaient une officière persévérante, habile et soigneuse.

Voyons maintenant ce que comprenait une journée à l'œuvre auprès des enfants. Retournons chez les nouveau-nés. Leur soin nécessitait de multiples attentions. À 7h du matin, la journée commençait au pied de l'autel et se continuait auprès des tout-petits, pures images de l'Enfant-Dieu qui regardait comme fait à Lui-même ce qui était fait au moindre de ces pauvrets. Chacune avait sa part bien déterminée, et tout marchait rondement. Au laboratoire, on se mettait à la stérilisation du matériel nécessaire à l'embouteillage du lait : 1700 bouteilles y passaient chaque jour. Il fallait se hâter, car le premier repas devait être servi à neuf heures, et 200 poupons attendaient leur ration. Tandis que les unes s'activaient au stérilisateur, les autres s'occupaient des soins du ménage. Des groupes procédaient à la toilette des bébés avec beaucoup de précaution, usant d'un savon spécial. Le bain jouait un rôle d'une importance capitale pour la santé de l'enfant. Aussi, la technique en était-elle scrupuleusement observée. Attention ! d'abord, aux courants d'air ! car les refroidissements pouvaient apporter toutes sortes de complications, tant du côté des oreilles que de la gorge et des voies respiratoires. L'enfant, bien lavé, était asséché, poudré et pesé chaque jour; son poids était noté sur une fiche à cet effet. Enfin, on l'habillait et on le remettait dans son lit. Si c'était dimanche ou jour de fête, ou si l'on prévoyait une visite extraordinaire, le bébé était mis en toilette. En attendant son biberon, il caressait un jouet, suivait du regard sa gardienne, s'examinait les mains, exécutait des vocalises, selon qu'il était ou non de belle humeur.

À 9h, les bébés dégustaient leur bouteille de lait avec avidité. À leurs cris affamés avait succédé le calme. Ils étaient ensuite remis au sec et reposaient tranquillement. Avant l'arrivée des médecins, on inspectait les dortoirs, on examinait les cartes de pesée,

on les comparait avec celles de la veille, on s'enquêrait des anomalies que pouvaient présenter les enfants, afin de consulter, s'il y avait lieu, le médecin à leur sujet. Les gardiennes s'occupaient de la lingerie; il fallait pourvoir à la réserve de couches pour tout ce petit monde, environ 2000 par vingt-quatre heures, rien que sur cet étage; il fallait aussi placer en ligne, sur les tablettes étiquetées, robes, jaquettes, chemises, etc...

Venait ensuite l'heure de la consultation médicale. Tous les jours, les enfants malades ou montrant quelques symptômes étaient présentés au médecin, qui prescrivait régime, soins ou médicaments. Tout était scrupuleusement noté et la prescription était remplie sans délai. Ainsi, sérums, vaccins, injections stimulantes ou nutritives étaient aussitôt administrées. À midi, après avoir été mis au sec, les enfants recevaient leur second repas; à trois heures, la collation; à six heures, le souper; à neuf heures, minuit et six heures du matin, il fallait recommencer le même travail avec le même soin. Les troubles digestifs étaient notés attentivement afin de faire au régime les corrections qui s'imposaient; il fallait agir promptement et sûrement, car le moindre retard pouvait être suivi d'une chute désastreuse de poids et même d'un éclat maladif excessivement difficile à corriger.

À 16h30, les derniers-nés étaient portés au baptême. Les porteuses remplissaient alors la fonction de marraines. Lorsqu'un nouveau-né était en danger, il était immédiatement baptisé et même confirmé.

Une vigilance consciencieuse entoure l'orphelin la nuit comme le jour grâce à l'emploi des veilleuses qui, de 9 heures du soir à 6 heures du matin, assumaient la surveillance et assuraient les soins aux enfants des quatre départements.

Le personnel dévoué de la Crèche

Pour veiller au bien-être des enfants de la Crèche, il était indispensable de disposer d'un personnel attentif et consciencieux. Heureusement, s'il est une chose dont la Crèche n'a jamais manqué, c'est bien de dévouement.

Dès la fondation de l'œuvre en 1901, les religieuses du Bon-Pasteur firent don de leur personne, de leur temps et de leur dévouement au service de l'enfance malheureuse. Elles s'efforcèrent toujours de combler une absence par leurs gestes maternels. Toutefois, elles n'avaient d'autres choix que de s'adjoindre l'aide de laïques pour parvenir à gérer les besoins de toute la population infantine qui leur était confiée. Les filles de l'Hospice de Miséricorde furent donc mises à contribution rapidement. Certaines de celles qui devaient offrir quelques mois de service à la Crèche afin de couvrir les frais de leur séjour à la Maternité décidèrent même de former une association en 1905 afin de se vouer aux tout-petits pour une période plus longue. Celles-là portaient le nom de Marguerites du Sacré-Cœur. Toutefois, au quotidien, associées ou pas, elle portait le titre de « bonnes ». Et c'est leur dévouement obscur et leur labeur constant qui assurèrent à la Crèche la main-d'œuvre indispensable sans laquelle elle n'aurait pu survivre. Elles étaient

soutenues par le zèle et la bonté des religieuses qui s'activaient dans l'ombre à maintenir en mouvement les rouages d'une entreprise humainement impossible.

En 1905, l'arrivée à la Crèche du Dr René Fortier, spécialisé en pédiatrie, et des cliniques tenues par les étudiants de l'Université Laval annonçaient une nouvelle ère dans la qualité des soins dispensés aux protégés de l'œuvre. Dès lors, les enfants bénéficièrent régulièrement des cours pratiques de pédiatrie sous la direction du bon Dr Fortier, qui demeura chef de clinique jusqu'en 1929. Pour la protection de l'enfant, le Docteur René Fortier prohiba, à l'automne de 1924, l'entrée des visiteurs dans les dortoirs. Cette sage mesure fut adoptée définitivement. Quelquefois, avec obligeance, il accompagnait d'importants groupes de visiteurs et savait fournir d'intéressantes explications éveillant l'admiration des uns, la sympathie des autres. Au début de mars 1926, il donna à la Crèche des cours de puériculture aux gardes-malades de l'Hôpital St-Michel-Archange. Douze de nos plus anciennes « bonnes » les suivent avec succès et reçurent de la main du professeur bénévole, un certificat signé. En juillet 1927, treize bonnes avaient l'honneur d'une mention publique, puisque le Dr Fortier voulut, cette année-là, donner un cachet de solennité à cette distribution des certificats, afin de montrer l'importance qu'il y attachait et d'inculquer dans l'esprit de son modeste auditoire la nécessité de suivre les cours de puériculture. Après son décès en 1929, d'autres médecins tout aussi dévoués lui succédèrent. Qu'il s'agisse des Drs Albert Jobin, Donat Lapointe, Euclide Dechène, Jacques Boulanger ou Antoine Larue, tous influencèrent l'œuvre de la Crèche par leur humanité et leur compétence.

Le 19 août 1927, un autre personnage marquant faisait son entrée dans l'institution : l'abbé Edgar LeMay. Fils du poète Pamphile LeMay, il devenait le premier aumônier résident de la Crèche. Il imprima sa marque si profondément dans le cœur de l'œuvre qu'à la fermeture de la Crèche, le bâtiment fut rebaptisé en son nom. Non seulement su-t-il gagner la confiance des religieuses et des bonnes, mais il baptisa aussi plus de 20 000 des enfants de la Crèche entre 1927 et 1961.

En avril 1948, la Crèche faisait un grand pas vers le progrès et réalisait le rêve du défunt Dr Fortier et de ses successeurs en fondant l'École de Puériculture. L'école se proposait d'entraîner un personnel spécialisé au soin des enfants, afin d'assurer le confort des petits hospitalisés de la Crèche, et de préparer ses étudiantes à leur rôle éventuel de futures mamans. Après un cours pratique de 18 mois auprès des enfants de la Crèche, un diplôme de garde-bébés leur permettait d'exercer leur profession à domicile ou dans les hôpitaux. Le personnel enseignant, soit une infirmière, quatre médecins et trois prêtres, dispensaient à leurs classes des notions étendues sur la morale, le dogme, l'orientation, l'anatomie, la physiologie, l'hygiène générale, la psychologie et les techniques de soin. Le programme était exigeant mais fructueux car l'arrivée des gardes-bébés à la Crèche fut rapidement suivie d'une baisse significative de la mortalité infantile. L'importance de l'École pris une telle ampleur qu'on fit construire une nouvelle aile à la Crèche en 1953 afin de pouvoir y loger les étudiantes et une nouvelle chapelle. L'École de puériculture devait toutefois fermer ses portes en 1971 à cause de l'intégration dans les CÉGEP de cette discipline, mais les services des 1318 gardes-bébés

ayant été formées à la Crèche St-Vincent-de-Paul furent toujours particulièrement bien accueillies dans les hôpitaux de la province.

Le placement des enfants

Bien que le personnel laïque et religieux de la Crèche St-Vincent-de-Paul ait accompli de véritables merveilles dans les soins qu'il prodiguait aux protégés de l'œuvre, il ne faut pas perdre de vue qu'il ne s'agissait que d'une mesure temporaire. Il fallait trouver de bons foyers prêts à accueillir chez eux les enfants de l'institution. Ce n'est qu'en grandissant dans un milieu familial que les enfants arrivaient à se développer pleinement. Toutefois, réussir à trouver suffisamment de foyers pour accueillir les enfants de la Crèche s'avéra dès le départ un défi considérable.

Dès ses débuts, l'œuvre bénéficia de l'appui des journaux. Des journalistes s'appliquaient de temps à autres à faire connaître les besoins de la Crèche au grand public. Pourtant, bien que cette presse favorable attirait à l'institution de nombreux dons, les parents adoptifs potentiels se faisaient rares.

En 1908, Sr Ste-Clémence entreprenait à travers la province de longs et pénibles voyages à la recherche de parents chrétiens capables de compatir au triste sort des enfants délaissés. Elle profitait aussi de ses voyages pour s'assurer que les enfants placés auparavant se trouvaient toujours dans des conditions convenables, tant au point de vue moral que matériel. Mais malgré toute sa bonne volonté, elle ne trouvait pas assez de foyers prêts à s'engager. Il faudrait une véritable campagne de propagande pour toucher suffisamment de gens.

C'est ainsi qu'en 1922 on faisait appel à la bienveillance et aux talents littéraires de l'abbé Victorin Germain. Il avait l'art de toucher les cœurs. Les quelques annonces et articles qu'il publia se répercutèrent immédiatement sur le taux de placement des enfants de la Crèche. C'est pourquoi après plusieurs années de demandes répétées on assigna l'abbé Germain à la propagande de la Crèche. Il se vit donc confié la direction du Service des Adoptions en 1930 et, tout de suite, le rayonnement de sa propagande s'étendit de façon considérable et le nombre des adoptions fut décuplé. Non seulement émouvait-il les parents adoptifs, mais l'abbé Germain se faisait aussi un devoir d'aller conduire lui-même les poupons dans leur nouvelle famille, et cela aussi loin qu'en Gaspésie.

En 1942, le Ministère de la Santé pressa l'abbé Germain d'organiser une société d'adoption autonome de la Crèche. C'est ainsi que devait naître en mai 1943 la Sauvegarde de l'Enfance. Comme cette nouvelle société n'avait aucune propriété, son siège social demeura à la Crèche jusqu'à son déménagement au 43, rue d'Auteuil en 1949.

Comme le faisait avant elle le Service des Adoptions de la Crèche, la Sauvegarde de l'Enfance se vouait à trouver des parents adoptifs, mais aussi à s'assurer du bien-être des enfants après leur placement. Des assistantes sociales s'y dévouèrent jusqu'en 1972,

moment auquel elle devint, avec d'autres organismes, le Centre de services sociaux de Québec.

Quant à lui, Mgr Victorin Germain poursuivit son œuvre en faveur de la Crèche jusqu'à son décès en juin 1964. C'est avec une reconnaissance infinie qu'on lui attribuait, directement ou indirectement, plus de 20 555 adoptions.

La fermeture de la Crèche

Comme ailleurs dans le monde, le Québec a connu pendant les années 1960 de grandes mutations sociales. La libéralisation des mœurs amenant une tolérance nouvelle envers les mères célibataires, le nombre d'enfants confiés à la Crèche St-Vincent-de-Paul se mit à chuter. Pour la première fois, les demandes d'adoption dépassaient le nombre de pupilles disponibles. Il s'agissait d'une bonne chose pour les protégés de l'institution, mais cela annonçait la fin proche de cette dernière.

Avec le temps, ce qui représentait encore des installations ultramodernes à une époque pas si lointaine commençait à être désuet. Le ministère des Affaires sociales refusant d'injecter les fonds nécessaires à la réfection des locaux, il devient de plus en plus difficile pour l'œuvre de suivre les progrès de la technologie moderne. En octobre 1969, après 21 ans de loyaux services, le Dr Antoine Larue, quitta la Crèche pour accepter le poste de chef du service de pédiatrie de l'Hôpital St-Sacrement. Le 30 mai 1970, les employés de l'œuvre entraient en grève. Leur retour au travail, le 21 août suivant, ne mis pas un terme aux problèmes de l'institution puisque ce sont les médecins spécialistes qui entrèrent en grève, à leur tour, le 8 octobre de la même année. Avec la fermeture de l'École de Puériculture, en 1971, on entendait sonner le glas pour la Crèche St-Vincent-de-Paul.

Le 27 décembre 1972, les 18 derniers enfants hébergés à la Crèche partaient pour le Mont d'Youville et marquaient ainsi la fermeture officielle de l'institution. 71 années durant, les Sœurs du Bon-Pasteur de Québec et leur personnel avaient mis leur dévouement au service de la mère et de l'enfant. Ensemble, ils auront secouru 38 672 enfants et facilité 26 276 adoptions.

En 1973, le bâtiment qui avait abrité l'Hôpital de la Miséricorde, la Crèche St-Vincent-de-Paul et l'École de Puériculture devint la Résidence Mgr-LeMay et hébergea des religieuses âgées de la Congrégation ainsi que les dernières bonnes à la retraite. Le 30 juin 2008, la résidence était cédée à un promoteur immobilier en vue d'y établir la Cité Verte.

Mireille Bergeron
Archiviste

© Service des archives des Sœurs du Bon-Pasteur de Québec, 2009.